

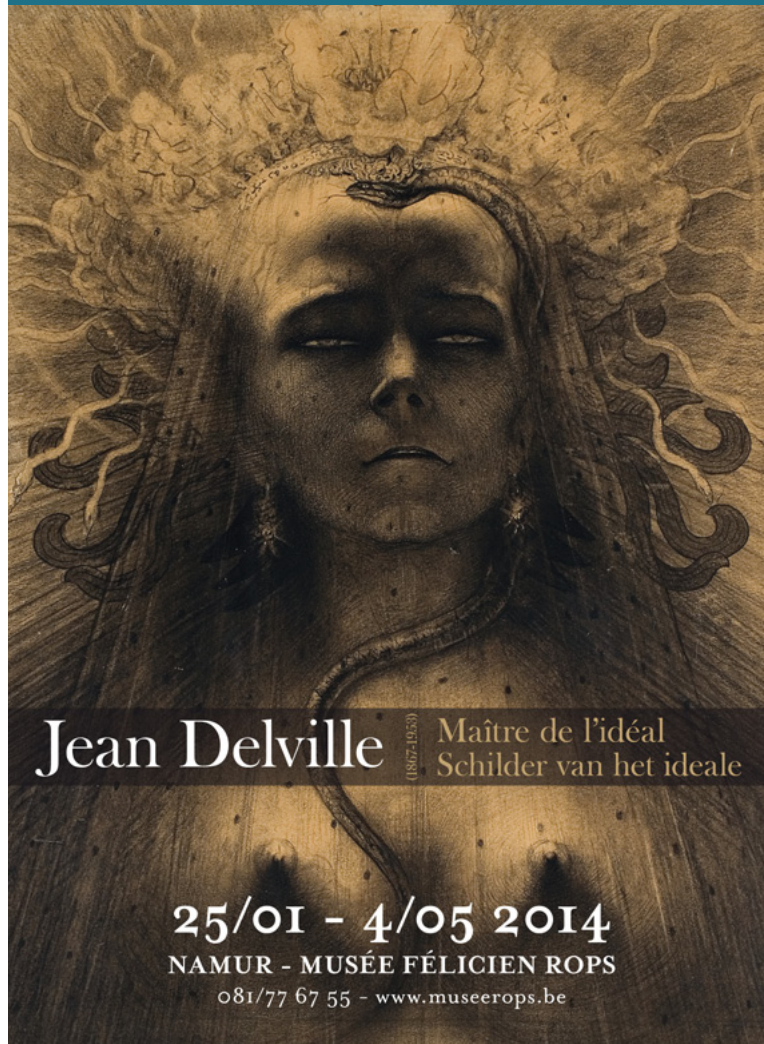
# Jean Delville

(1867-1953)

Maître de l'idéal  
Schilder van het ideale

25/01 - 04/05/2014

## Dossier pédagogique



Jean Delville (1867-1953) Maître de l'idéal  
Schilder van het ideale

25/01 - 4/05 2014

NAMUR - MUSÉE FÉLICIEN ROPS

081/77 67 55 - [www.museerops.be](http://www.museerops.be)

Ce dossier s'adresse prioritairement aux enseignants, et peut être utilisé :

- comme aide à la visite libre : l'enseignant y trouvera des informations et des activités pour accompagner lui-même ses élèves dans les salles.
- comme support à la visite guidée : les textes pourront être mis à la disposition des élèves après la visite au musée et initier des travaux, des réflexions afin de poursuivre l'activité en classe.

Idéalement, seule la présentation de l'exposition (page 2) sera lue en classe avant la visite guidée : elle permet une première approche sans pour autant compromettre la rencontre avec les œuvres originales.

Ce dossier se base essentiellement sur le catalogue et l'audioguide qui accompagnent l'exposition. Il est l'un des outils pédagogiques proposés afin d'encourager les rencontres entre le musée Félicien Rops et le milieu scolaire. Il ne se veut pas exhaustif, aussi l'équipe éducative du musée est-elle disponible pour toute rencontre ou demande particulière.

## PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

**Jean Delville (1867-1953)** est l'un des artistes les plus singuliers de la Belgique fin-de-siècle : un sens prodigieux du dessin, une plume bien trempée, une capacité à rassembler autour de lui les peintres de l'idéalisme. Et pourtant, aucune exposition rétrospective posthume n'avait été organisée autour de cette personnalité hors du commun... Se basant sur de nouvelles recherches, le musée Félicien Rops s'attèle à révéler les talents multiples de Jean Delville à travers une exposition et un catalogue.

Jean Delville s'est distingué en tant que dessinateur, peintre de la lumière, essayiste, poète et illustrateur. Père de six enfants, il a travaillé avec ardeur jusqu'à l'âge de 85 ans, traversant deux guerres, s'émouvant de la violence et de la beauté de l'âme humaine. Après une formation académique de 8 ans à Bruxelles, l'artiste s'engage dans la voie du réalisme en représentant l'errance, le monde paysan et la pauvreté. Son réseau parisien l'amène à côtoyer des penseurs comme Joséphin Péladan qui le conduit vers une vision de l'art empreinte de symboles. Après une première reconnaissance officielle grâce au Prix de Rome, il organise à Bruxelles les Salons d'art Idéaliste et lance une revue sur le même thème. Tout en continuant à publier des recueils de poèmes, Delville réalise des peintures monumentales comme celles ornant le Palais de Justice et les mosaïques sous les arcades du Cinquantenaire. Il s'exile en Angleterre durant la Première Guerre mondiale, deux de ses fils s'étant engagés dans l'armée. De retour à Bruxelles, il continue sa lutte pour l'art.

Toute sa vie, Jean Delville va parfaire sa technique du dessin, son goût pour la couleur et son attirance pour les passions humaines qu'il traite avec brio (crayon noir, bleuine, fusain). Jouant avec la lumière, la force des corps masculins, la douceur des courbes féminines, l'artiste envisage son art comme une mission pédagogique envers le grand public. Il mourra en 1953, le jour de son anniversaire...

L'exposition présente plus de 80 œuvres et documents en lien avec l'artiste (dessins, peintures, ouvrages, lettres) qui s'organisent en plusieurs sections : du réalisme à l'idéalisme, les peintures lumineuses, les illustrations littéraires, la femme glorieuse, la folie de la guerre. Ces œuvres sont ponctuées par les écrits de l'artiste. L'exposition conforte la vision d'un homme au tempérament bien trempé et convaincu par le message que l'art peut délivrer à tout un chacun.



Jean Delville, *La Coulée d'acier*, esquisse, 1886, huile sur toile, 45 x 54 cm. Coll. privée

## I. DU RÉALISME AU SYMBOLISME

Considéré comme le chef de file de l'idéalisme en Belgique, Jean Delville est loin d'être un inconnu. Ses toiles ont figuré dans de nombreuses expositions consacrées au symbolisme, et l'un de ses chefs-d'œuvre, *L'École de Platon*, est conservé dans la collection du prestigieux musée d'Orsay... Mais exposer les œuvres de l'artiste est une entreprise difficile : plusieurs peintures majeures ont été détruites, d'autres ne sont plus localisées, certaines se sont détériorées d'elles-mêmes en raison de problèmes liés à leur technique picturale. Sans compter que de nombreux tableaux ne peuvent être déplacés en raison de leur fragilité ou de leurs dimensions importantes. C'est pourquoi le musée Rops s'est notamment tourné vers la présentation d'esquisses et d'études préparatoires afin de présenter une vision globale de l'œuvre.

Celle-ci se caractérise par une évolution du réalisme vers le symbolisme, de la représentation des souffrances humaines vers l'exploration de la vie spirituelle. Qu'elles soient sociales ou ésotériques, les idées que l'artiste traduit dans sa peinture sont destinées à élever moralement et spirituellement le grand public.

Jean Delville naît sous le patronyme de sa mère, Libert, le 19 janvier 1867 à Louvain. N'ayant pas été reconnu par son père, il portera ce nom jusqu'au mariage de sa mère avec Victor Delville en 1877. C'est à l'Athénée de Bruxelles, en section professionnelle, que sa vocation artistique semble se préciser : il illustre ses cahiers d'écolier de nombreux croquis. À l'âge de 12 ans, il demande à son père adoptif la permission de suivre les cours du soir à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles. Il multiplie les ateliers et suit notamment les cours de principes de dessin, tête antique et torse antique ainsi que dessin d'après nature. Passionné, travailleur, il progresse vite et est admis, dès 1883, dans la classe de peinture de Jean-François Portaels, peintre d'histoire et de scènes orientalisantes, réputé pour avoir formé de nombreux représentants de l'avant-garde, parmi lesquels Théo van Rysselberghe et Léon Frédéric. Excellent en dessin et en composition historique, Delville figure parmi les lauréats lorsqu'il achève sa formation en 1886. La maîtrise technique et la science du dessin qu'il acquiert durant ses années de formation académique caractériseront son art durant toute sa carrière.



Jean Delville, *Autoportrait*, 1887, huile sur toile, 40 x 32 cm.  
Coll. privée

Toute sa vie, l'artiste va pratiquer l'autoportrait. Celui-ci est réalisé alors qu'il n'a que 20 ans, et démontre les qualités techniques déjà acquises. Une grande sobriété s'en dégage : dans une gamme de coloris sombres, le jeune homme se tient légèrement de profil, le visage un peu relevé. Sa masse de cheveux bruns, mi-longs, encadre son cou et se prolonge par une veste noire. Le fond est composé de touches de matière picturale, plus clairsemées autour de l'artiste et renforcées sur le bord gauche et le bas de la toile. Sur le visage, les zones saillantes comme le front, le nez, le tour de la bouche semblent éclairées par une lumière zénithale, tandis que le col blanc de la chemise apporte de la clarté dans les vêtements foncés. Jean Delville s'y représente les yeux fermés, déjà animé d'une puissante vie spirituelle et détaché des choses visibles et matérielles.

## II. LE RÉALISME

Sa formation académique accomplie, le jeune Delville doit s'intégrer dans un milieu artistique alors en pleine ébullition et se faire connaître en participant à des expositions. Les possibilités sont limitées : les salons triennaux, c'est-à-dire les expositions officielles organisées par l'État et dont l'accès est soumis à l'approbation d'un jury, ceux des XX, organisés par l'avocat et critique d'art Octave Maus, et qui sont à l'époque le lieu de rassemblement de l'avant-garde, ou encore ceux de l'Essor. Fondé en 1876, ce cercle a pour but de fournir un lieu d'exposition aux anciens étudiants des Académies des beaux-arts. Delville y expose entre 1887 et 1892. Il y présente des dessins remarquables - soit par leur nombre soit par leurs dimensions imposantes - qui vont parfois jusqu'à causer des scandales, comme *La Mère*, aujourd'hui disparu et qui représente une femme marquée par les douleurs de l'accouchement. Jules Destrée écrit à ce propos que Delville « a débuté l'année dernière avec des toiles tapageuses destinées à forcer l'attention »<sup>1</sup>. Il s'agit avant tout de se singulariser et d'attirer l'attention à une époque où les moyens et les opportunités de se faire connaître sont rares. Au début de sa carrière, Jean Delville s'engage dans la voie du réalisme social en représentant le monde paysan et la pauvreté.



Jean Delville, *La Terre*, dessin préparatoire, 1888, fusain sur papier marouflé sur panneau, 45,5 x 65,5 cm. Coll. privée

En 1887, Delville expose à L'Essor le tableau *La Terre*. Aujourd'hui perdu, il est connu par une esquisse et un dessin préparatoire. Le paysan est le sujet principal du dessin : courbé par le travail, les mains puissantes, les pieds solidement ancrés dans cette terre qui le nourrit mais le brise physiquement, il est représenté avec beaucoup de précision dans le rendu des détails. Cette mise en valeur des humbles rapproche Delville de Constantin Meunier, qui réalise à la même époque des tableaux aux thématiques tirées du monde ouvrier. Le climat social est alors particulièrement tendu. Travaillant sans cadre social ou presque et ayant vécu plusieurs hivers rigoureux, la classe ouvrière est touchée par une misère profonde. Les salaires sont bas, les horaires pénibles, les conditions de travail médiocres.

En 1886, au départ d'une action de commémoration de la Commune de Paris qui dégénère, Liège s'embrase et connaît une grève générale réprimée dans la dureté par les forces de l'ordre. Le Hainaut est à son tour le théâtre de violentes émeutes. Comme d'autres jeunes artistes, Jean Delville se montre particulièrement sensible à la crise économique et aux conflits sociaux. Mais il ne poursuivra pas dans cette veine réaliste, conscient comme il l'écrit lui-même qu'« un seul Constantin Meunier suffit à la gloire de l'école belge. »<sup>2</sup>

## III. L'ART MONUMENTAL

L'art de Jean Delville est monumental à plus d'un titre. Non seulement certaines de ses œuvres atteignent des dimensions conséquentes, mais d'autres sont conçues pour décorer des monuments publics où, au-delà du format, c'est bien à une mission pédagogique qu'elles doivent tendre.

Dans son ouvrage *La Mission de l'Art*, Delville écrit « Si l'Art, socialement parlant, n'a point pour but de spiritualiser l'épaisse pensée publique, l'on est en droit de se demander quelle est véritablement son utilité, ou mieux, sa raison d'être ? »<sup>3</sup>. L'œuvre d'art a pour mission d'apporter de la spiritualité au peuple puisque l'artiste se doit

<sup>1</sup> Jules Destrée, « Chronique d'art. L'Essor », in *La Jeune Belgique*, t.7, 1888, pp. 170-171.

<sup>2</sup> Jean Delville, *Curriculum vitae*, 1944. Bruxelles, musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Archives de l'art contemporain, fonds Eggermont.

<sup>3</sup> Jean Delville, *La Mission de l'Art. Étude d'esthétique idéaliste*, préface d'Édouard Schuré, Bruxelles, G. Balat, 1900, p. 23.

d'être, selon ses propres termes, un «élevateur d'esprit». Delville relaie ainsi les principes émis par Joséphin Péladan, écrivain, critique d'art et occultiste, qui sera un véritable maître à penser pour l'artiste belge dans les années 1890. Confronté à l'œuvre d'art, le spectateur ne doit pas seulement éprouver un plaisir esthétique mais également être élevé moralement et spirituellement. Exposée dans les lieux publics, la peinture monumentale s'adresse à tous et se veut éducative.

La commande de panneaux décoratifs pour la salle de la cour des assises du Palais de Justice de Bruxelles est à ce titre très intéressante. Entre 1907 et 1914, Jean Delville réalise cinq compositions monumentales ayant pour thème la représentation allégorique de la justice et son évolution à travers les âges.



Jean Delville, *La Justice idéale* ou *La Justice, la loi et la pitié*, dessin préparatoire à la composition pour le Palais de Justice de Bruxelles, 1911-1914, crayon et fusain sur carton, 260 x 135 cm. Coll. privée

Les dessins préparatoires permettent de comprendre à la fois l'iconographie et la technique mobilisée pour la réalisation de ces dessins monumentaux. Autour de la composition centrale, quatre panneaux représentent l'évolution de la justice à travers les âges. Le quadrillage présent sur les dessins permet à l'artiste d'agrandir ses œuvres préparatoires pour atteindre un format monumental : dans sa version définitive, le panneau central mesure ainsi 11 mètres sur 4,50 mètres.

Si, sur la forme, Delville a voulu adopter un « langage » évident - clarté du fond doré, décors et détails réduits à l'essentiel, composition rigide et théâtralité des postures - sur le fond, son message fait appel à des références théosophiques et philosophiques difficilement interprétables par le grand public. Le journal *Le Soir* détaille d'ailleurs dès 1907 le programme iconographique des panneaux et en 1911, année du placement, une querelle d'interprétation naît dans la presse. La Justice, incarnée par un ange aux ailes déployées, occupe la place centrale, à ses pieds se tient un homme prostré, le coupable. À droite, la Loi humaine réclame le châtiement tandis qu'à gauche, la Pitié implore la Justice pour les innocents. Cependant, selon la presse, le bon sens populaire interprétera cette figure comme la veuve du criminel, donnant à la scène une connotation vengeresse.

Le 4 septembre 1944, le Palais de Justice de Bruxelles est bombardé. Une nouvelle salle des assises est conçue après la guerre, où les esquisses des cinq panneaux remplacent les œuvres détruites.

## IV. PEINTRE DE LA LUMIÈRE

Sa formation artistique terminée, Jean Delville s'installe dans un atelier à Forest et se tourne vers la représentation de paysages mystérieux et évocateurs. Dans une déclinaison d'atmosphères où lune, brouillard, aube ou crépuscule se côtoient, l'artiste démontre sa virtuosité technique, explore une gamme chromatique sombre et nuancée et exprime un sentiment intérieur. Les atmosphères nocturnes sont en effet plébiscitées à l'époque par bien des artistes : peintres comme Odilon Redon ou William Degouve de Nuncques, le maître des nocturnes, poètes comme Émile Verhaeren, écrivains tels Maurice Maeterlinck, ou encore musiciens à l'instar de Claude Debussy. Tous y voient un moyen de questionner les évidences que le soleil éclaire trop brutalement. Dans la pénombre, les paysages familiers se transforment, les repères sont bousculés, les contours s'estompent. Le paysage, indéfini et intemporel, n'est qu'un prétexte à représenter un ressenti, forcément mélancolique pour les artistes symbolistes, et doit aider le spectateur à voir au-delà d'une réalité visible pour accéder à un monde imperceptible à l'œil nu.



Jean Delville, *Paysage au clair de lune*, 1887-1890, huile sur toile, 99 x 112 cm. Coll. privée

Devant une ligne d'arbres transpercée par une lumière lunaire, un homme vu de dos se tient debout, vêtu d'une longue tunique blanche. La masse sombre des arbres se détache sur un fond pâle constitué du ciel éclairci par le rayonnement de l'astre. À travers les branches, des rayons de lumière dessinent autant de lignes bleutées et frappent quelques endroits du sol. L'une de ces lignes tombe quasiment à la verticale de la silhouette masculine, achevant de la mettre en évidence. Aucun élément distinctif ne vient inscrire cette scène dans un lieu ou un moment précis, le titre lui-même participant à ce sentiment d'indéfini. La posture du personnage et son vêtement ne lui confèrent-ils pas une allure étrangement christique, prélude à l'évolution de l'œuvre de l'artiste vers plus de mysticisme ?

## V. LE CYCLE PASSIONNEL

*Le Cycle passionnel* est la première toile d'inspiration littéraire réalisée par Delville. Elle est exposée sous forme de fragment en 1889 à L'Essor, et terminée l'année suivante. Cette toile de 9 mètres sur 6, offerte à la ville de Louvain, sera détruite en 1914. Désormais connue uniquement par ses esquisses, elle se base sur *L'Enfer*, première des trois parties de la *Divine Comédie* du poète italien Dante Alighieri. Ce poème raconte le voyage de Dante, guidé par le poète Virgile, à travers les neuf cercles de l'enfer. Ce groupe de corps nus se détachant sur un fond rougeoyant permet à Jean Delville de déployer avec talent toute sa science du dessin. *Le Cycle passionnel* marque une prise de distance avec le réalisme social développé par le peintre jusque-là, même si l'expression de la souffrance humaine est toujours de mise.



Jean Delville, *Le Cycle passionnel*, étude, 1890, aquarelle, lavis d'encre de Chine sur papier, 22 x 34 cm. Coll. privée

Par ses dimensions et son sujet, l'œuvre ne passe pas inaperçue à l'exposition de L'Essor, et alimente les discussions... Certains critiques reprochent à Delville d'avoir copié Antoine Wiertz ou Jef Lambeaux. Son iconographie n'est pas loin non plus de *La Porte de l'Enfer*, dont Auguste Rodin expose des fragments la même année. Delville prend la plume, se défend, et se plaît à nourrir la stratégie de scandale qui lui permet d'acquérir la notoriété si primordiale en début de carrière.

## VI. SYMBOLISME, LITTÉRATURE ET MUSIQUE

La fin-de-siècle est propice aux relations entre peinture, littérature et musique. Jean Delville s'oriente vers le symbolisme et réalise des œuvres inspirées par des récits tels que *Un mâle* de Camille Lemonnier, *Le Masque de la mort rouge* d'Edgar Allan Poe ou *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck. Les opéras de Richard Wagner sont également de grandes sources d'inspiration. En plongeant dans des univers fictionnels, l'artiste s'affranchit de la représentation de la réalité pour s'intéresser à la vie spirituelle. Lui-même, par sa production littéraire et plastique, incarne cette symbiose : « J'essaie d'être novateur selon mon idéal et non selon une tendance particulière et de mode. Quand je dessine ou peins, ce qui me préoccupe le plus, c'est la mesure dans laquelle je peux exprimer un sentiment, une pensée, dans une forme plastique et une couleur expressive. Je conçois mon œuvre comme un poème. Je ne sépare pas la peinture de la poésie. »<sup>4</sup>

Sa rencontre avec Joséphin Péladan est déterminante. Jean Delville prend connaissance de son livre *Le Vice suprême* lors de sa parution en 1884, et rencontre l'écrivain quelques années plus tard à Paris. Le symbolisme développé par Delville se teinte d'ésotérisme et d'occultisme : son art devient plus hermétique, accessible à quelques initiés, incompréhensible pour le profane. « Artiste, tu es prêtre : l'Art est le grand mystère et, lorsque ton effort aboutit au chef-d'œuvre, un rayon divin descend comme sur un autel », écrit Péladan.<sup>5</sup> Après la dissolution de L'Essor et toujours boudé par les XX, Jean Delville va multiplier les initiatives : il gère des associations artistiques - il fonde Pour l'art en 1892, organise et participe à des salons - comme ceux de la Rose + Croix fondés par Péladan, assure la direction de revues. Se distinguer de ses confrères et asseoir sa visibilité est une entreprise complexe dans cette fin-de-siècle foisonnante.



Jean Delville, *L'Homme-Dieu*, esquisse, 1900, huile sur toile, 158 x 169 cm. Londres, coll. privée

Le peintre conçoit des œuvres comme *L'Homme-Dieu*, qui s'intéresse à l'influence mystique du Christianisme sur la vie intérieure de l'homme. Exposée pour la première fois en 1903 au Salon triennal de Bruxelles sous forme d'ébauche, l'œuvre est renseignée comme étant un projet pour une peinture monumentale encore à réaliser et qui pourrait s'intégrer, soit dans un palais de justice, soit dans une basilique. Delville espère attirer l'attention des pouvoirs publics et provoquer ainsi une commande. Mais cette composition chargée, plaçant le Christ au sommet d'une pyramide de corps noueux, aux teintes verdâtres, ne trouvera pas acquéreur : malgré plusieurs autres présentations, aucune commande ne sera passée et l'artiste finira par offrir son ébauche à la Ville de Bruges en 1939.

<sup>4</sup> Lettre de Jean Delville à Armand Eggermont, Mons [après le 20 avril 1944]. Bruxelles, musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Archives de l'art contemporain en Belgique, fonds Armand Eggermont.

<sup>5</sup> Joséphin Péladan, *Geste esthétique : catalogue du Salon de la Rose + Croix*, du 10 mars au 10 avril 1892, Paris, Galerie Durand-Ruel, p.7.

## VII. L'ÉCOLE DE PLATON

Au printemps 1895, Jean Delville prend part aux épreuves préliminaires du Prix de Rome. Le concours l'occupe tout l'été, jusqu'à ce qu'il soit désigné lauréat en octobre de la même année avec le tableau *Le Christ glorifié par les enfants*. Ce prestigieux prix académique permet à son lauréat de recevoir une bourse importante et de voyager en Italie pour étudier les maîtres. Incontournable pour tous les peintres désirant faire carrière durant toute la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, le Prix de Rome est cependant en perte de vitesse et très critiqué par les milieux indépendants et les artistes d'avant-garde. La participation de Jean Delville s'explique en partie par sa situation financière précaire mais aussi par souci stratégique : en faisant reconnaître le symbolisme comme peinture officielle, l'artiste peut espérer obtenir des commandes. Mais c'est aussi l'opportunité pour lui d'approfondir sa fascination pour l'art italien : il admire les peintres Fra Angelico, Giotto, Paolo Ucello, chez qui il voit une adéquation entre l'art et le sacré. Les compositions figées de la peinture médiévale et le goût pour les allégories font écho à ses propres préoccupations. En 1898, libéré de l'organisation de ses salons et de ses voyages en Italie, Delville se lance dans plusieurs projets d'œuvres monumentales pour finaliser la reconnaissance officielle du symbolisme. L'artiste travaille notamment à *l'École de Platon*, synthèse de son admiration pour l'art italien et la sculpture grecque.



Jean Delville, *L'École de Platon*, étude, 1898, dessin sur papier, 60 x 108 cm. Coll. privée

Dans un jardin d'inspiration italienne, Platon est assis sur un banc circulaire, entouré de jeunes élèves à l'allure androgyne. Sa toge blanche, son attitude, sa barbe évoquent indubitablement le Christ entouré par ses douze disciples ou apôtres. La Grèce, source d'une beauté absolue et intemporelle, est symbolisée par les paons blancs. Pour réaliser cette toile, Delville s'est inspiré d'un livre de l'écrivain et philosophe français Édouard Schuré, *Les Grands Initiés*. Cet ouvrage soutient que les prophètes sont en réalité des grands initiés, gardiens d'un savoir absolu qu'ils transmettent au cours du temps sous des formes diverses.

Probablement pensée à l'origine comme une décoration pour la Sorbonne, l'œuvre n'y sera pas installée. En 1900, le tableau est présenté à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris et largement salué par la presse. Le peintre espère le vendre à l'État belge, mais ce projet échoue. Soutenue à Paris par quelques hommes de culture favorables au symbolisme, l'œuvre est finalement acquise par le gouvernement français pour le musée du Luxembourg et aujourd'hui conservée au musée d'Orsay.



## VIII. LA GUERRE

La Première Guerre mondiale est vécue par tous les artistes comme un traumatisme mais cela est d'autant plus vrai pour la génération symboliste, qui avait créé des réseaux à l'échelle européenne et tant apprécié l'art german. C'en est fini des amitiés belgo-allemandes, les artistes se mobilisent pour leur cause nationale respective. Anticipant la menace de l'Occupation, Delville choisit de s'exiler et séjourne à Londres avec une partie de sa famille, deux de ses fils s'étant engagés dans l'armée. Cette période est marquée à la fois par un engagement patriotique et une activité artistique intenses : il prononce des discours, organise et préside la Ligue des artistes belges à Londres, publie une revue bilingue dont le bénéfice des ventes doit revenir à la Croix-Rouge belge. Son œuvre se fait l'écho de son engagement patriotique, comme *L'Aigle de la Mort* où l'Allemagne est symbolisée par un aigle se délectant des chairs d'une femme, l'Europe-martyre.



Jean Delville, *Les Mères*, 1919, huile sur toile, 112 x 114 cm. Coll. de la Ville de Dinant

Au fur et à mesure que la guerre s'éternise, le ton change. Les allégories cèdent la place à des œuvres plus explicites, où les conséquences de la guerre sont directement évoquées. Ainsi, *Les Mères* présente un groupe de femmes arpentant le champ de bataille à la recherche de leurs fils et ne trouvant que des cadavres. S'épaulant mutuellement, ces femmes aux corps drapés dans des tissus aux teintes sombres forment une masse compacte et centrale. Par la figure universelle du deuil maternel, Jean Delville dénonce les atrocités de la guerre.

Tout au long de sa vie, Jean Delville aura défendu l'idée d'un art accessible au plus grand nombre, luttant pour le placement de ses œuvres monumentales dans des lieux publics, écrivant ses théories dans des articles ou les incarnant dans ses textes, poèmes et tableaux. Pourtant, force est de constater que son œuvre reste hermétique par bien des aspects, et que, balayée par les mouvements d'avant-garde au début du 20<sup>e</sup> siècle, elle vit une postérité difficile. Sa singularité se devine d'ailleurs dans ce constat dressé par l'artiste à la fin de sa carrière : « C'est maintenant que je regrette d'avoir trop négligé – c'est le mot – de conserver tout ce qui se rapporte à ma carrière d'artiste. Mes études théosophiques m'incitèrent beaucoup à ne pas trop attacher d'importance à la personnalité extérieure. Ce qu'elles m'ont apporté de lumière dans ma vie intérieure – et ce qu'elles m'apportent d'ailleurs encore – a provoqué ce détachement des choses personnelles immédiates et qui fit de moi, dans la vie artistique, un isolé. »<sup>6</sup>

<sup>6</sup> Lettre de Jean Delville à Clovis Piérard, Mons, 13 septembre 1941. Coll. privée.



# Chronologie



**1867** : Jean Libert naît à Louvain, le 19 janvier. Enfant naturel, il change de nom lorsque sa mère, Barbe, épouse Victor Delville en 1877.

**1879-1886** : Il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, en cours du soir, dès l'âge de 12 ans. Il dessine le monde des exclus de la société et expose de l'art social au Salon de L'Essor jusque 1891.

**1887** : Delville conçoit un premier dessin d'inspiration wagnérienne, *Tristan et Yseult*.

**1888** : Ayant terminé son cursus en peinture, il s'installe sur les hauteurs de Forest (Bruxelles) où les paysages sauvages l'inspirent. Il écrit ses premiers poèmes : *Te Deum* et *Soir pathétique*, qu'il publie dans *La Wallonie*.

**1889** : « C'est à l'époque de mon premier atelier de Forest, (...) que des esquisses me hantaient ; j'avais dessiné un grand tourbillon de corps nus entrelacés, roulant dans l'espace, supplice dantesque du cercle voluptueux », écrit l'artiste à propos du *Cycle passionnel*, inspiré de *La Divine Comédie* de Dante.

**1892** : En compagnie de plusieurs artistes belges dont Fernand Khnopff, il participe au premier Salon de la Rose+Croix organisé par Joséphin Péladan. À Bruxelles, faisant suite à la dissolution de L'Essor en 1891, il contribue au premier Salon Pour l'art. Dans la revue *Le Mouvement littéraire* (1892-1894), Delville publie de nombreux articles en relation avec les activités de Pour l'art.

**1893** : Il se marie avec Marie Lesseine qui était son modèle depuis 1887. Delville publie chez Lacomblez son premier recueil de poèmes : *Les Horizons hantés*.

**1894** : Il fonde la Coopérative artistique, plateforme collective visant à réduire les coûts des fournitures artistiques. Naissance de son premier fils, Raphaël.

**1895** : Troisième et dernier Salon Pour l'art. Parution du *Dialogue entre nous* : argumentation kabbalistique, occultiste, idéaliste qui confirme l'orientation ésotérique de l'artiste. Il reçoit le Prix de Rome avec *Le Christ glorifié par les enfants* et peint sa première œuvre de grand format, *Les Trésors de Sathan*. Son second fils, Elie, naît.

**1896** : Il séjourne à Rome avec sa famille tout en organisant à Bruxelles le premier Salon d'Art idéaliste.

**1897** : *Le Frisson du Sphinx* sort de presse. Delville, sous le pseudonyme d'Élie Mégor, crée et dirige la revue *L'Art idéaliste* (1897-1898). Naissance de son troisième enfant, Elsa.

**1898** : Allers-retours entre Rome et Bruxelles. Il organise à la Maison d'Art d'Edmond Picard la troisième et dernière Geste des Salons d'Art idéaliste. Il achève, à Bruxelles, sa monumentale *École de Platon*. Décès de sa fille Elsa.

**1899** : Eva naît le 3 mars. Delville fonde la revue *La Lumière* (1899-1900) dont il est rédacteur en chef.

**1900** : Il peint *L'Amour des âmes*. Son essai esthétique *La Mission de l'art* sort de presse. Delville part comme professeur d'après modèle vivant à la Glasgow School of Art où il restera jusque 1906. À Glasgow, il conçoit *L'Homme-Dieu* entre 1901 et 1903, ainsi que *Prométhée*.

**1907** : Le climat écossais et la santé de ses enfants, maintenant au nombre de cinq – se sont ajoutés Myrrha et Olivier –, accélèrent le retour en Belgique. Il devient professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles où il enseigne jusqu'en 1938.

**1908** : Delville reçoit une commande de l'État pour décorer la salle des Assises du Palais de Justice de Bruxelles.

**1911** : Naît Annie, la sixième et dernière enfant.

**1914** : Lorsque la guerre éclate, Delville termine son dernier panneau pour le Palais de Justice. Exil en Angleterre alors que ses deux fils aînés sont à la guerre. Il y peint une première esquisse des *Forces*.

**1920** : De retour en Belgique, Delville crée la Société de l'art monumental qui prendra en charge les mosaïques de l'hémicycle du Cinquantenaire.

**1925** : Alors qu'il est nommé académicien l'année précédente, Delville peint la version finale des *Forces*. Cette œuvre monumentale est exposée au Salon de Paris. Elle sera placée, en 1946, dans la Salle des pas perdus du Palais de Justice de Bruxelles, face à une autre toile de grand format, *Le Génie vainqueur*.

**1933** : Âgé de 66 ans, Delville s'installe à Mons et y développe une activité journalistique dans *La Province*. Il peint *La Roue du Monde* et *Le Fléau*. Nouvel exode pendant la Seconde Guerre mondiale.

**1948-1953** : Delville, revenu vivre à Bruxelles, continue à publier des textes prenant la défense de l'art et des poèmes qu'il projette alors de publier sous le titre *Hors du Monde*. Il meurt à Forest à l'âge de 85 ans, le jour de son anniversaire.